

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES SCIENCES

HISTORIQUES ET NATURELLES DE L'YONNE.

Année 1867.

—

I.

SCIENCES HISTORIQUES.

INAUGURATION

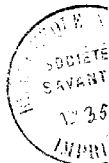
DE

LA STATUE DU MARÉCHAL DAVOUT

28 Juillet 1867.

NOTICE PAR M. H. MONCEAUX.

La Société des Sciences de l'Yonne s'est donné pour mission d'étudier avec soin tout ce qui a rapport à l'histoire de notre pays et des hommes qui l'ont illustré à des titres divers. Suivant en cela la pensée de ses fondateurs, elle a retracé, pendant les vingt années qui viennent de s'écouler, le souvenir d'un grand nombre de personnages éminents appartenant au département. Ces hommes, qui par l'éclat de leurs services, de leurs talents ou de leurs qualités personnelles, se sont recommandés à la reconnaissance du pays, méritent d'être proposés comme modèles à la génération présente et à celle



qui nous remplacera bientôt ; on ne saurait trop les étudier, on ne saurait trop approfondir leurs actes aussi bien dans leur vie privée que dans leur existence publique. C'est ce qui a été compris il y a six ans par notre Société, lorsque, chargée pour la première fois de proposer différents sujets de concours, elle mettait en première ligne la question suivante :

« Une des plus grandes gloires militaires de ce siècle est le maréchal Davout, qui naquit à Annoux, près Avallon, et fut élevé à l'école militaire d'Auxerre.

« Le dévouement au pays, l'attachement à la discipline militaire, l'énergie inébranlable dans le devoir, l'art de la grande stratégie, le talent d'organisation et d'administration, enfin l'intégrité et le désintéressement forment les traits principaux de cette grande figure, que M. Thiers a dignement louée dans son *Histoire de l'Empire*, mais qui n'a pas été jusqu'à présent étudiée dans une biographie complète.

« Faire cette biographie qui embrasse dans la vie privée, comme dans la vie publique et militaire, toute la carrière de l'illustre maréchal, et retrace son existence entière depuis sa naissance jusqu'à sa mort, en mettant en relief les hautes vertus qui le recommandent à la vénération du pays. »

L'appel de la Société des Sciences, le jugement qu'elle portait dans ce programme sur l'illustre maréchal, l'hommage qu'elle provoquait, n'étaient dans cette circonstance que l'écho affaibli de l'opinion de la France tout entière, j'allais dire de l'Europe, sur notre grand Davout. Aussi voyons-nous bientôt l'idée grandir et s'étendre. En 1863, onze mémoires sont présentés au concours, et ces mémoires, venus de tous côtés, respirent la plus ardente admiration pour le caractère et le génie de l'homme dont ils viennent retracer la vie.

Mais déjà cet hommage public rendu à la mémoire de notre compatriote ne nous suffit plus. A Auxerre on se passionne vite pour les grandes et belles choses. Le 11 janvier 1863, sur la proposition de l'un de ses membres, M. Bonneville, la Société des Sciences prend l'initiative d'un projet d'érection d'une statue au maréchal Davout, et s'inscrit en tête de la liste de souscription pour une somme de cinq cents francs, somme relativement considérable si l'on songe à ses modestes ressources. Depuis, l'idée a fait son chemin. Les fonds nécessaires ont été rapidement trouvés, grâce aux souscriptions sympathiques du public et de l'armée. Nous avons de plus assisté à la noble lutte de deux villes, qui, toutes deux, briguaient l'honneur de posséder la statue du maréchal. Nous ne reviendrons pas sur cet épisode de l'histoire du monument, qui figure maintenant sur l'esplanade du Temple. Auxerre l'a emporté sur Avallon et c'était justice. C'était le vœu du plus grand nombre ; c'était aussi le vœu de la famille de l'illustre maréchal et on peut dire sans craindre d'être démenti que c'eût été aussi celui de Davout, car il n'a jamais oublié que c'est à Auxerre qu'il doit sa fortune militaire. Aujourd'hui, grâce au ciseau de M. Dumont, cet autre maréchal de la science, de l'art de la statuaire, nous possédons à jamais l'image du héros dont les grandes actions, la vie pure et sans tache sont en tout point dignes du patriotisme de la Bourgogne.

Le 28 juillet, jour choisi pour l'inauguration de la statue, la ville d'Auxerre s'était spontanément pavoisée et des salves d'artillerie, dont la grande voix répondait cette fois aux sentiments intimes de la population, annonçaient la solennité du jour.

A midi, une messe en musique était célébrée à la cathé-

drale. Toutes les administrations y assistaient. Après la messe, le cortège se dirigea vers l'esplanade. Dix coups de canon annoncèrent son arrivée au pied de la statue, entourée d'estrades sur lesquelles prirent place les personnes composant le cortège et parmi lesquelles on distinguait : M. Larabit, sénateur, délégué par l'Empereur pour présider la cérémonie ; M. Tarbé des Sablons, préfet de l'Yonne ; MM. Frémy et Lecomte, députés ; M. le général, baron de Juniac, commandant le département de l'Yonne ; puis les représentants de la famille du maréchal : M^{me} la comtesse de Cambacerès, sa fille, M. et M^{me} de Cambacerès petit-fils et petite-fille, enfin M. Davout, duc d'Auerstaëdt, lieutenant-colonel au 44^e de ligne, et M. le comte de Beaumont.

M. le sénateur Larabit, se plaçant au pied de la statue, prononça le discours suivant, dont la publication complète nous dispensera d'une analyse imparfaite :

« Chers compatriotes de l'Yonne, fils et petits-fils de nos anciens électeurs auxquels j'étais si dévoué, et vous tous, Bourguignons, qui venez des confins du département, Monsieur le Préfet, Messieurs les Députés, Monsieur le Maire d'Auxerre, nous nous réunissons sur cette antique esplanade du Temple, pour contempler les traits d'un des héros modernes de la Bourgogne.

« Davout, prince d'Echmühl, était né au milieu de vous, il avait le feu et la générosité de votre terroir ; comme pour Henry IV à Jurançon, on lui avait sans doute, à sa naissance, humecté les lèvres avec du bon vin de l'Avallonnais, et plus tard le respectable professeur dom Laporte, si cher aux Auxerrois, avait fortifié son âme par les principes d'une moralité sévère.

« Cette statue de bronze est l'œuvre d'un des grands statuaires de notre époque ; elle est le produit d'une souscription ouverte dans nos villes et nos campagnes, grossie des souscriptions de l'armée, et S. Exc. M. le Maréchal ministre de la guerre s'est excusé de ne pouvoir assister à cette grande cérémonie. L'empressement de nos concitoyens bourguignons prouve que le feu sacré n'est pas éteint dans notre Bourgogne, et que, malgré les efforts inouïs qui se font aujourd'hui pour vous amortir, vous savez entourer de votre reconnaissance et de votre admiration les guerriers qui se sont illustrés dans la grande période de vingt-cinq ans ; et, je n'en doute pas, si de nouveaux dangers menaçaient la patrie, vos enfants s'empresseraient vers notre glorieux drapeau, comme aux époques de 1790 et de 1815 ; les événements développeraient bien vite dans vos enfants, laboureurs ou vigneron, de nouveaux héros pour la défense du sol qui nous est cher, et qui ne doit plus être souillé par les soldats étrangers.

« Vous tous, Bourguignons, et surtout moi avec vous, nous aurions désiré que cette inauguration pût être présidée par un des maréchaux qui se sont illustrés naguère devant Rome ou Sébastopol, et dans les champs de l'Italie ; il faudrait au moins ici un grand poète ou un grand orateur ; mais l'Empereur a permis que cet honneur, dangereux pour moi, fût conféré à votre ancien député, sans doute comme un des derniers survivants de la grande époque, et comme un des serviteurs les plus fidèles et les plus constants de Napoléon I^{er}. J'ai accepté cette mission comme un devoir, je n'ai jamais reculé ni dans les combats ni dans la vie civile.

« Davout est né en 1770, un an après Bonaparte ; il est

né d'une noble famille du duché de Bourgogne, établie à Annoux, dans l'Avallonnais, terre féconde en vaillants généraux ; ses ancêtres avaient porté les armes ; ils remontaient aux Croisades ; sans doute, le voisinage de Vézelay, où fut prêchée la deuxième croisade, avait entraîné un de ses aïeux et avait ainsi commencé l'illustration de la famille ; elle était populaire ; un dicton était répandu dans le pays : « Quand un Davout vient au monde, c'est une épée qui sort du fourreau. »

« Une mère forte ne lui donna que des idées élevées, dont le germe se développa dans les événements ; elle l'envoya de bonne heure au collège militaire d'Auxerre, fondé jadis par Amyot, et qui a produit tant d'hommes distingués et savants. C'est ainsi et par son éducation que Davout appartient à Auxerre. Ses goûts militaires se sont entretenus dans ce collège ; un prêtre, dom Laporte, pour lequel il conserva toujours, au milieu de ses grandeurs, une grande vénération, l'avait initié à l'étude des mathématiques et s'était bien gardé d'amollir sa nature vigoureuse. A quinze ans, il fut envoyé au choix à l'Ecole militaire de Paris, au moment où le jeune Bonaparte en sortait comme sous-lieutenant d'artillerie.

« Le jeune gentilhomme s'enthousiasma pour la liberté, dont le sens alors, comme aujourd'hui en France et ailleurs, n'était pas suffisamment défini ni compris, et devait donner lieu plus tard, par l'abus et la licence, à tant de crimes et de malheurs.

« A sa sortie de l'Ecole militaire, il était entré dans un régiment de cavalerie en garnison à Hesdin ; en 1789, il y eut là une sédition dont il n'était pas coupable, mais il fut renvoyé dans ses foyers. Il y resta plus d'un an, dans la

compagnie et avec les conseils de sa mère. En 1794, la patrie est déclarée en danger, et l'Assemblée nationale invite les départements à former des bataillons de volontaires ; la plupart des départements n'en fournissent que deux, l'Yonne en envoie *trois*.

« Le jeune Davout était déjà connu pour son patriotisme et sa fermeté ; à Auxerre il fut nommé à l'élection commandant du troisième bataillon de volontaires ; et cependant les membres de sa famille étaient déjà persécutés comme *nobles*. Les injustices du temps ne pouvaient ébranler la foi patriotique du jeune commandant ; il combattit pour la défense de nos frontières, et bientôt, en 1793, il fut nommé général de brigade.

« Pendant son commandement des volontaires de l'Yonne, il correspondait fréquemment avec le Directoire du département, pour lui faire connaître les besoins et les pertes de ses soldats, et surtout leurs faits d'armes.

« Mais un mois après sa nomination au grade de général de brigade, il fut obligé de donner sa démission par suite d'un décret de la Convention qui excluait les nobles de l'armée.

« En passant à Paris pour rentrer dans ses foyers, il fut témoin des crimes et des désordres qui accompagnaient la Terreur, et que l'on connaissait à peine dans les armées, il en fut indigné ; le peuple est bon, mais ceux qui le mènent sont souvent injustes, passionnés et méchants.

« A son arrivée en Bourgogne, ce généreux soldat de la République trouva les biens de sa famille vendus ou séquestrés ; sa mère était arrêtée et conduite à la prison d'Auxerre ; il la suivit et se fit emprisonner avec elle par ce même Directoire départemental avec lequel il correspondait naguère pour les intérêts de ses jeunes volontaires.

« La fameuse journée du 9 thermidor leur rendit la liberté, et lui-même fut remis en activité et envoyé comme général à l'armée de la Moselle qui assiégeait Luxembourg.

« Après le siège et la prise de Luxembourg où il s'était distingué, le grade de général de division lui était offert, mais il le refusa; les exemples de désintéressement sont fréquents dans nos premières années de la République; c'était un tort: quand on a l'âme vigoureusement trempée, il faut avoir sa place et faire son devoir mieux que d'autres.

« Il resta donc encore général de brigade et fut envoyé à l'armée du Rhin sous les ordres du traître Pichegru, qui laissa prendre ou livra la ville de Manheim.

« Davout fut fait prisonnier et remis en liberté sur parole, il rentra de nouveau près de sa famille; pendant deux ans il vécut dans la solitude, toujours silencieux et réfléchi, se livrant à l'étude de la guerre et surtout à la lecture de Polybe.

« Il mûrit par la lecture la rapide expérience qu'il avait acquise dans ses premières campagnes; puis il reçoit l'avis de son échange, et, en qualité de général de brigade, il est envoyé à l'armée du Rhin sous les ordres de Moreau.

« Il n'eut pas d'avancement dans cette armée; il le refusait toujours; mais il eut un grand bonheur: il connut et cultiva l'amitié de Desaix. Ces deux hommes se lièrent d'une étroite amitié; leur illustration n'était pas encore développée, mais ils se comprenaient, et chacun d'eux aurait pu dire:

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

« Bientôt Bonaparte organisait l'expédition d'Égypte; il voulut avoir Desaix pour commander une division dans cette armée célèbre. Desaix lui présenta et lui demanda Davout.

« Pendant la traversée, les chevaux de l'artillerie et de la cavalerie avaient péri. Davout fut chargé de réorganiser cette partie du service, et préluda ainsi à une organisation sinon plus difficile, mais bien plus grandiose, celle de l'armée de Russie en 1812.

« A peine avait-il remonté la cavalerie, il fait une expédition dans la Haute-Egypte pour assurer l'approvisionnement de l'armée ; partout où il rencontre la cavalerie des Mameluks, il la charge et la disperse ; il partage avec Desaix les soins de la guerre et la pacification de la Haute-Egypte ; leurs efforts communs valent à Desaix parmi les Arabes ce surnom glorieux : *le Sultan juste*. Davout, rappelé dans la Basse-Egypte, s'est couvert de gloire à Aboukir.

« Après le départ du général Bonaparte, le découragement s'était emparé de l'armée ; plusieurs généraux et Kléber lui-même voulaient abandonner l'Egypte ; Desaix, Lanusse et Davout résistaient et voulaient défendre à outrance cette belle conquête de Bonaparte ; malgré eux cependant elle fut perdue.

« En mars 1800, Desaix et Davout reviennent en France, et leur retour est salué par les espérances et les éloges que leur adresse le premier Consul.

« Quinze jours après, l'illustre Desaix meurt glorieusement à la bataille de Marengo.

« Davout fut nommé général de division par le premier Consul ; on ne refusait plus, on obéissait ; il ne pouvait se consoler de la mort de son ami intime ; mais à l'armée comme dans la vie sociale, les uns tombent et les autres doivent marcher sans regarder en arrière.

« Bientôt il est nommé, en 1804, inspecteur général de la cavalerie et commandant de la garde consulaire.

« La rupture de la paix d'Amiens est suivie d'immenses préparatifs pour le projet de descente en Angleterre ; Davout est nommé au commandement du 3^e corps de l'armée ; il avait son quartier général à Bruges et commandait toutes les troupes campées entre l'Escaut et Ostende. C'est là qu'il forma trois divisions magnifiques, les divisions Morand, Gudin et Friant, qui restèrent toujours sous ses ordres, et le suivirent pendant douze ans dans l'Allemagne et la Russie.

« Il vivait sous la tente, au milieu de ses soldats, suivant tous les jours leurs travaux et leurs manœuvres, veillant sans cesse à leur discipline, à leur équipement, à leur instruction militaire, payant de sa bourse les objets qu'il jugeait nécessaires à la santé de ses troupes, quand le ministre de la guerre faisait attendre sa réponse.

« Le 19 juin 1804, il reçut des mains mêmes de l'Empereur reconnaissant le bâton de maréchal de France et bientôt le grand cordon de la Légion d'Honneur.

« Il était investi de ces hautes dignités, quand il fut délégué pour présider, dans le département de l'Yonne, les élections destinées à renouveler le Sénat, le Corps législatif et les Conseils généraux.

« Pendant cette mission qu'il accomplissait à Auxerre, il rouvrit les portes de votre excellent collège qui avaient été fermées, en 1793, par la Société populaire, et il en confia la direction à son ancien professeur dom Laporte, dont il avait toujours conservé un respectueux souvenir.

« Après l'accomplissement de sa mission, cet acte si utile de reconnaissance privée et d'administration auxerroise, il rejoignit son poste au milieu de ses marins et de ses soldats.

« La flotille batave avait été organisée, et il fallait lui

faire faire sa jonction avec la flotille française en passant sous le feu de la flotte anglaise ; les côtes étaient couvertes de canons qui protégeaient le mouvement, sous la direction de Sorbier et de Lariboisière ; Davout monte en personne sur la chaloupe du contre-amiral Verhuel, il marche droit à l'ennemi sur cet élément nouveau, comme jadis, en Egypte, quand il commandait la cavalerie. La jonction se fait à Ambleteuse, sous le feu de 45 voiles anglaises portant 900 bouches à feu.

« Les chaloupes canonnières avaient protégé le passage de 84 bâtiments le long de la côte et avaient fait subir aux Anglais des pertes considérables.

« L'armée était réunie au camp de Boulogne et une flotille nombreuse était disposée pour la conduire sur le rivage anglais ; mais l'Angleterre, pour détourner le danger d'une descente, organisa une nouvelle coalition, et bientôt c'était en Allemagne et non pas en Angleterre qu'il fallait aller combattre.

« En 25 jours, le corps de Davout se trouve sur les bords du Rhin après avoir traversé 450 lieues sans laisser en arrière un seul malade, un seul trainard.

« Voilà notre héros en Allemagne où il restera jusqu'à l'époque fatale de 1814.

« On marchait vite alors quoiqu'on n'eût pas encore le fusil Chassepot ; il franchit le Rhin, puis les Alpes, puis le Danube ; il dépasse Vienne, et au milieu de novembre il entre à Presbourg, six semaines après avoir passé le Rhin ; puis il concourt à la prise d'Ulm ; il détruit le corps qui couvrait la gauche de l'armée autrichienne ; il a déjà pris 194 pièces de canon.

« Vient la journée du 2 décembre 1805 ; Davout est

chargé de l'attaque de droite : avec 40,000 hommes il en contient 35,000, pendant que l'Empereur avec ses réserves met les colonnes austro-russes entre deux feux et remporte une victoire à jamais mémorable. C'est Austerlitz ; cette grande bataille est bientôt suivie de la paix de Presbourg avec l'Autriche.

« Que les amis de la paix apprennent et n'oublient jamais que, pour avoir la paix, il faut vaincre. La France est entourée de puissances ambitieuses et jalouses ; il faut qu'elle conserve toujours le prestige de la force et de la victoire.

« La Prusse et la Russie restent encore coalisées ; il faut une nouvelle campagne ; elle commence en octobre 1806 ; l'Empereur culbute à Iéna une première armée prussienne ; mais le même jour, à sept lieues d'Iéna, Davout était aux prises avec une autre armée où se trouvait le roi de Prusse en personne, et dont l'avant-garde était commandée par le terrible Blücher, notre ennemi acharné ; Davout n'avait que 26,000 hommes ; devant lui se trouvaient 70,000 Prussiens, il avait invité Bernadotte à le soutenir, lui offrant même de se mettre sous ses ordres ; mais le jaloux Bernadotte refusa et se porta sur un autre point ; Davout abandonné à lui-même n'a point hésité ; il est attaqué par des forces triples, il forme son infanterie en carrés ; il résiste, puis il charge et met l'ennemi en déroute complète, et gagne une seconde victoire en même temps que Napoléon gagnait la bataille d'Iéna.

« Celui qui a l'honneur de parler en ce moment devant vous était encore trop jeune pour prendre part à ces luttes héroïques ; mais sept ans plus tard, en 1813, il rencontrait encore des tirailleurs prussiens sur les deux champs de bataille, en y faisant une reconnaissance, et il était témoin

de l'admiration de nos vieux généraux pour la victoire, déjà historique, gagnée par Davout à Auerstaëdt.

« Napoléon, à Iéna, avait compté sur l'action combinée de Bernadotte et de Davout. Le refus de Bernadotte compromettait les deux armées ; la vigueur du Maréchal les a sauvées ; aussi l'Empereur s'est-il empressé de lui conférer le titre de duc d'Auerstaëdt, porté encore aujourd'hui, suivant un décret de Napoléon III, par un colonel de l'armée, qui a l'honneur d'être le neveu de Davout, et que nous saluons aujourd'hui sous la protection de l'image vénérée de Davout.

« A Sainte-Hélène, Napoléon a écrit que la marche rétrograde de Bernadotte avait mis Davout en péril, et que sa victoire étonnante devait lui assurer une gloire immortelle, en même temps qu'elle élevait au plus haut point la réputation de l'infanterie française.

« L'armée continue à marcher en avant ; c'est Davout qui prend possession de Leipsig, de Wittemberg, de Custrin, et l'Empereur a voulu qu'il entrât le premier à Berlin et qu'il reçût des magistrats les clefs de cette capitale ; grande et juste récompense ! mais il n'y reste pas ; toujours attentif aux conditions de la discipline, il va bivouaquer en avant avec sa troupe, assez loin pour éviter les dangers d'une grande ville.

« L'armée russe s'était reformée, elle se dirigeait vers la Vistule, et Napoléon voulait la devancer à Varsovie ; c'est Davout qu'il charge de cette grande mission, et Davout y entre le 26 novembre.

« Napoléon lui avait donné une mission politique plus grave et plus difficile que ses opérations militaires ; il pensait à reconstituer la Pologne, si cette nation généreuse offrait assez de cohésion et de force pour recevoir et conserver son indépendance. Davout témoigna bientôt à l'Empereur toute

son admiration pour cette grande nation ; deux des puissances qui l'avaient partagée, l'Autriche et la Prusse, se trouvaient abattues ; mais la Russie voulait encore combattre. Les armées russes étaient campées près de Varsovie. Davout y entra en vainqueur et fut reçu avec le plus grand enthousiasme ; il y provoqua un grand mouvement national ; mais il fallait vaincre de nouveau ; au milieu des neiges et des glaces, il contribua encore au gain d'une grande bataille, celle d'Eylau, en février, puis celle de Friedland, en juin 1807 ; la Russie était enfin vaincue, mais sur le territoire de la Prusse, et le traité de Tilsitt vint rétablir la paix entre la France, d'une part, et la Russie et la Prusse, de l'autre ; la Prusse fut démembrée, mais la Russie, qui n'avait pas encore été entamée, conserva la vieille Pologne ; le duché de Varsovie fut donné à la Saxe, et Davout resta à Varsovie pour étudier et réorganiser le pays ; toujours ferme, probe, loyal et désintéressé, énergique et sévère pour le maintien de la discipline dans ses troupes, il se concilia l'admiration et les sympathies de la nation polonaise. Il était l'ami intime du prince Poniatowski qu'il avait nommé ministre de la guerre du duché de Varsovie, et qui était l'homme des affections et des espérances de la Pologne.

« Il aimait les Polonais, il en était aimé ; aussi les envieux l'avaient accusé de vouloir se faire roi de Pologne ; c'était une calomnie qu'il a toujours repoussée ; mais plus tard, Napoléon, mécontent de la royauté de Suède conférée à Bernadotte, mécontent de projets semblables attribués au maréchal Soult pour le Portugal, avait fini par croire à la calomnie dirigée contre Davout. Celui-ci, au contraire, présentait le prince Poniatowski comme digne de la royauté, et aurait voulu compléter ainsi son organisation.

« Enfin il remit le gouvernement de la Pologne au roi de Saxe; la malheureuse guerre d'Espagne ayant nécessité le départ de deux corps d'armée, Davout dut concentrer en arrière le troisième corps qu'il avait formé et dont il ne se séparait pas; il établit son quartier général à Erfurth, où eut lieu, en 1808, le fameux congrès où se rendirent l'empereur de Russie et tous les rois et princes de la Confédération germanique; le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche n'y furent point appelés.

« A son arrivée dans ce pays, les autorités, voulant se concilier la protection du Maréchal, lui offrirent un traitement somptueux; mais Davout leur demanda un tableau des officiers prussiens en retraite dans la province, et leur fit faire la distribution du traitement qui lui était offert: grand et bel exemple que Blücher s'est bien gardé de suivre au temps de nos malheurs.

« Après les conférences d'Erfurth, les troupes qui restèrent en Allemagne formèrent une nouvelle armée de 90,000 hommes qui reçut le nom d'armée du Rhin sous les ordres du maréchal Davout.

« Mais de nombreuses sociétés secrètes s'organisaient en Allemagne, elles préparaient la cruelle réaction de 1812, 1813 et 1814; il en sortit même un assassin qui voulut tuer Napoléon. Davout les surveillait et se posait comme inflexible envers les agitateurs; mais en même temps il cherchait à se concilier les cœurs et à réparer les souffrances; ses ennemis et les pamphlets de l'Angleterre cherchaient à le calomnier et lui reprochaient son inflexible rigueur. Accusé plus tard devant Louis XVIII, il répondait que ses paroles avaient été toujours sévères et rigoureuses, et qu'il voulait conserver une réputation d'inflexibilité, pour n'avoir pas la pénible obligation de faire des exemples.

« A la fin de 1808, l'Autriche, voulant profiter de la dispersion de nos troupes en Espagne, préparait d'immenses armements ; Napoléon, obligé de se préparer à une nouvelle guerre, ajouta quatre divisions nouvelles aux six divisions que commandait déjà Davout et porta son corps d'armée à 140,000 hommes. Immense organisation confiée à l'enfant d'Avallon, sorti dix-huit ans auparavant du collège militaire d'Auxerre avec les leçons du prêtre dom Laporte.

« Cette armée fut ensuite divisée entre Davout, Lannes et Masséna.

« Davout conserva sous ses ordres 50,000 hommes. La campagne nouvelle de 1809 est commencée contre l'Autriche. Le 21 avril, Davout se trouve en présence de l'aile droite de l'armée ennemie, il a l'honneur de lutter contre l'archiduc Charles lui-même ; le 22, il reçoit des renforts, et, sous les yeux de Napoléon, pendant trois jours, il combat dans la plaine d'Eckmühl ; il reprend Ratisbonne où l'Empereur a été légèrement blessé. C'est en récompense de cette grande bataille de trois jours, que Napoléon a donné à Davout le titre de prince d'Eckmühl.

« Ceci se passait en avril ; mais la bataille décisive a eu lieu à Wagram en juillet ; pendant huit jours l'armée manœuvra et combat le long du Danube ; nous ne pouvons ici retracer les combinaisons savantes et terribles de Napoléon et du prince Charles, dont l'issue a été si longtemps douteuse. Enfin, c'est Davout qui tourne la gauche de l'armée autrichienne, l'empereur est placé au centre ; dès qu'il aperçoit le mouvement de Davout, il a confiance et s'écrie : la bataille est gagnée. Un armistice est signé à Znaim le 11 juillet. En relisant ces grandes opérations, nous retrouvons les noms des lieux où la malheureuse Autriche a succombé

en 1866, digne aujourd'hui d'un meilleur sort, car ce n'est pas elle qui avait été menaçante, comme en 1809.

« Après la paix signée à Vienne le 10 octobre, Davout est chargé d'évacuer les Etats divers de l'Autriche et de ramener l'armée dans ses cantonnements. C'est toujours lui qui organise les armées et les mouvements en arrière convenus par les traités ; l'Empereur compte toujours sur son esprit d'ordre et sa haute probité.

« Il rentre en France ; l'armée avait perdu le maréchal Lannes, mort à Essling après amputation ; ses restes furent transférés au Panthéon en grande pompe, et c'est Davout qui prononça l'oraison funèbre de ce héros avec lequel il s'était illustré en Egypte, en Italie, en Allemagne.

« Il est envoyé à Dijon pour présider le Collège électoral de la Côte-d'Or, comme, en 1806, pour le département de l'Yonne. Il ne voulut pas traverser Auxerre sans s'y arrêter pendant plusieurs jours ; il s'empessa de visiter le Collège qu'il avait reconstitué ; il combla de nouveau de tendresses son vieux professeur, le prêtre dom Laporte, qui était si fier de son glorieux élève ; au milieu de ses grandeurs, il donne toujours effusion à sa reconnaissance.

« Il ne devait pas jouir longtemps de ce repos momentané ; il est envoyé dans le nord de l'Allemagne pour y maintenir une armée aguerrie et pour assurer l'exécution du blocus continental, seule guerre possible à faire au commerce de l'Angleterre ; il a son quartier général à Hambourg ; il poursuit surtout la contrebande avec son habituelle probité et une inflexible sévérité contre les agents disposés à se laisser corrompre, et là se trouve l'origine des inimitiés qui longtemps l'ont poursuivi. Il était alors secondé par deux hono-

rables conseillers d'Etat, Chaban et Faure, celui-ci allié à ma famille.

« Il formait en même temps, sur la Vistule, une armée vigoureuse destinée à servir d'avant-garde, dans l'hypothèse déjà probable d'une nouvelle guerre de la Russie suscitée par l'Angleterre; cette armée était formée d'éléments très divers, des Italiens, des Espagnols, des Allemands, des Français réfractaires de l'ouest et du midi; on les ralliait où l'on pouvait, et on les lui envoyait par masses pour les amalgamer avec ses trois anciennes et fidèles divisions Morand, Gudin, Friant; par la discipline, par l'instruction militaire et par l'attention qu'il donnait à tous leurs besoins, il parvint à en faire un corps d'armée formidable.

« Davout était en éveil, il vit que la Prusse cherchait à se préparer à la défection; mais il la contint par sa vigilance, et se porta avec 120,000 hommes sur l'Oder et la Vistule.

« En avril 1812, il achève l'organisation de son corps, qui va être l'avant-garde de la grande armée. Il a emmagasiné les blés, les farines, les munitions, les approvisionnements de toute espèce; il a réuni les chevaux, les moyens de transport et les parcs nécessaires pour une armée de 450,000 hommes et 4,800 bouches à feu; il a passé la Vistule et préparé tous les ponts qui doivent servir au passage de cette armée formidable; il contient dans l'alliance l'armée prussienne, et la porte en avant sur le Niémen; elle y sera plus facile à contenir ou à vaincre que si elle était sur nos derrières.

« Les opérations étaient vivement commencées, Davout tenait la gauche de l'armée; on était sur le Dniéper. Napoléon, qui le regardait comme le plus capable de lui donner des conseils, voulut le consulter sur la suite des

opérations ; et ils eurent à deux une longue conférence à la suite de laquelle il adopta le plan de Davout, qui consistait à remonter le Dniéper sur la rive gauche jusqu'à Smolensk. C'est Davout qui forme la tête de l'armée, il enlève les faubourgs de Smolensk, refoule les Russes jusque dans la ville, il fait une brèche aux retranchements, il y lance ses colonnes ; mais les Russes ont déjà abandonné la place ; ils cèdent toujours, mais pour s'arrêter bientôt et combattre de nouveau dans des positions choisies ; une bataille sanglante a lieu à Valuntina, ils se retirent encore ; mais dans cette bataille le général Gudin est frappé à mort et Davout perd en lui un de ses plus vieux compagnons.

« Peu de jours après, à Borodino, sur les bords de la Moskowa, au milieu d'une lutte terrible, la division Compans, dont le chef venait d'être tué, hésite et s'arrête devant une redoute ; Davout s'y porte vivement de sa personne et la redoute est enlevée ; son cheval est frappé d'un boulet ; Davout est blessé et tombe sans connaissance, on l'a cru mort ; cependant le lendemain, malgré ses souffrances, il offre de commander l'avant-garde ; mais nos malheurs vont commencer.

« Après la célèbre bataille de la Moskowa, l'armée entre à Moscou ; les Russes mettent eux-mêmes l'incendie dans leur ville sainte, et ils s'établissent sur notre flanc droit ; cependant, fatale inaction ! on reste un mois dans cette ville incendiée, qui présentait encore d'immenses ressources. Napoléon aurait voulu marcher vers Saint-Petersbourg ; mais déjà la saison était trop avancée, et les Russes menaçaient les derrières de l'armée. Le 18 octobre, l'Empereur se décide à la retraite.

« Davout, qui a toujours fait l'avant-garde depuis l'Egypte,

est chargé de soutenir la retraite ; mais les souffrances et les combats continuels ont bientôt épuisé son corps d'armée , il est remplacé par celui de Ney, qui, à son tour, après le passage de la Bérésina, est presque entièrement détruit. Davout avec ses débris forme de nouveau l'arrière garde.

« L'empereur se décide à quitter l'armée pour organiser à Paris les secours nécessaires, il assemble ses généraux et les embrasse avec effusion ; il s'adresse particulièrement à Davout pour avoir ses conseils ; puis il part en laissant le commandement de l'armée à Murat, et en leur recommandant à tous de s'aimer, de s'entendre et d'avoir confiance.

« Le nord de l'Allemagne se met en insurrection contre les Français ; Davout y était connu pour sa fermeté ; il s'y arrête pour y rétablir l'ordre. Les Russes étaient entrés à Hambourg et en avaient pris possession au nom d'Alexandre I^{er} ; Napoléon, qui tenait à conserver Hambourg pour l'exécution de son blocus continental, prescrivit aussitôt au prince d'Eckmühl de reprendre cette ville ; il y rentra en effet le 4^{er} juin 1813, et, malgré sa réputation de grande sévérité, il n'y exerça aucune vengeance, aucunes représailles.

« Les fortifications de Hambourg avaient été abandonnées, comme on le fait souvent à tort dans presque toutes les villes de commerce ; il en était résulté pour Davout une grande facilité pour y rentrer ; mais il fit aussitôt relever et armer les bastions de l'ancienne enceinte, creuser et inonder les fossés ; il s'y mit en état de défense.

« Après la bataille de Dresde, dernière victoire de Napoléon en Allemagne, Davout voulait sortir de Hambourg avec 30,000 Français et Danois. pour se joindre à la grande armée ; il aurait pu ainsi réparer nos désastres ; mais il y avait des espérances de paix et Napoléon ne voulait pas

abandonner Hambourg. Le temps des malheurs était arrivé ; plusieurs généraux imprudents ou malheureux s'étaient laissés battre en détail ; Davout se trouvait éloigné de l'armée ; il fut obligé de se renfermer dans Hambourg et dans les postes avancés avec 40,000 hommes ; il en améliora les défenses ; l'Elbe fut gelé pendant trois mois, les fossés auraient pu être franchis et les ouvrages enlevés de vive force ; mais son activité ne se ralentissait pas, ses hôpitaux et ses magasins étaient abondamment pourvus ; et il résistait à toutes les attaques et à tous les assauts. Les fonds ayant manqué et les Hambourgeois se refusant à en fournir, il fit mettre les scellés sur la banque, et constater par des procès-verbaux les sommes qu'il en tirait et qu'il employait pour les besoins de l'armée ; jamais le moindre soupçon d'improbité n'a obscurci sa réputation.

« Pendant le long blocus d'Hambourg, il n'avait aucune nouvelle de France ; la Restauration se faisait, et le gouvernement royal se montrait fort irrité contre l'armée impériale ; Davout rentra en France ; il avait défendu autant que possible l'honneur du drapeau et la position importante qu'il était chargé de conserver ; mais il se trouva en disgrâce et la supporta avec résignation et dignité.

« Le 20 mars, l'Empereur arrive de l'île d'Elbe et il rentre aux Tuileries ; ses anciens généraux se présentent en foule ; Napoléon, qui, à diverses époques, avait eu quelque froideur pour Davout, à cause de la franchise de ses conseils, le reçoit avec effusion et le fait ministre de la guerre. Dès le lendemain il est au travail ; il fait une proclamation à l'armée : « Vous avez voulu, dit-il, votre Empereur, le voici, venez le défendre. » Il rappelle tous les soldats sous les drapeaux ; il réorganise l'armée, qui avait été encombrée d'officiers de

faveur, au préjudice de tant d'officiers envoyés à demi-solde ; il forme des bataillons de garde nationale et de fédérés, il se prépare à mobiliser ce qui est jeune et actif ; la Vendée commençait à s'agiter, il y forme une armée de 25,000 hommes ; il organise des corps d'observation sur le Rhin, dans les Alpes, dans les Pyrénées ; il entreprend des fortifications autour de Paris ; celles de la rive droite sont l'objet de l'attention toute particulière de l'Empereur qui les visite souvent. Il espérait qu'au mois d'août tout serait prêt pour la défense de la France et qu'elle aurait une armée de 600,000 combattants.

« Mais les circonstances sont pressantes ; les armées prussienne et anglaise sont sur notre frontière du nord, et les armées russe et autrichienne s'avancent lentement, décidées à l'invasion. Aujourd'hui il y a des chemins de fer partout ; on n'aurait pas comme alors deux mois de répit pour se préparer ; il faut désormais être organisé et préparé d'avance.

« L'Empereur ne veut pas attendre l'arrivée des colonnes russes et autrichiennes, il veut en juin frapper un grand coup sur les armées de Wellington et de Blücher qui sont à nos portes. Des ordres secrets sont donnés en juin, et Davout prépare la plus belle opération stratégique qui ait jamais été exécutée. Il aurait voulu commander l'aile droite de l'armée ; mais ce commandement va être donné à un autre ; hélas ! que n'a-t-il eu ce commandement, lui qui naguères, dans une circonstance célèbre, n'a pas hésité à marcher du côté lointain où retentissait le canon ! Ou plutôt que n'a-t-il pas été nommé major-général de l'armée ! Celui qui va donner des ordres si bien calculés pour la grande concentration du 15 juin, n'aurait pas manqué à donner des ordres clairs et

précis pendant les grandes batailles de Ligny et de Waterloo; mais l'Empereur veut le conserver au ministère de la guerre comme son représentant le plus sûr à Paris et dans le gouvernement.

« Je supprime encore ici des détails bien connus ; je ne veux pas renouveler nos inexprimables douleurs en vous racontant le désastre de Waterloo, dont les souvenirs sont tous présents à ma mémoire comme si j'y étais encore ; je me bornerai à vous dire que par une savante combinaison ordonnée par Napoléon; et pour lui par son ministre de la guerre Davout, des ordres précis avaient été donnés à toutes les troupes échelonnées à l'est, de Metz à Charleroi, et à l'ouest, de Dunkerque à Charleroi ; les jours et pour ainsi dire les heures de départ sont marqués ; le mystère est recommandé pour les troupes en marche le long de nos frontières qui sont observées par l'ennemi.

« Cette opération stratégique a parfaitement réussi, le 14 au soir, et le 15 au matin toutes les divisions de l'armée sont réunies à droite et à gauche de Charleroi ; les sapeurs et les marins de la garde entrent de vive force à Charleroi, et toute l'armée passe la Sambre devant les Prussiens étonnés ; mais déjà il y a dans cette journée des retards fâcheux pour presque tous les corps de l'armée ; les Prussiens ont le temps de se retirer en ordre et de se concentrer ; le lendemain grande bataille à Ligny, où les Prussiens sont vaincus et forcés à la retraite. Le surlendemain 17, il aurait dû vaincre aussi les Anglais ; mais de nouveaux retards inexplicables leur donnent le temps de s'établir et d'attendre l'armée française au Mont-Saint-Jean ; une dernière bataille a lieu à Waterloo, et vous en savez les tristes péripéties.

« Nous pourrions énumérer les retards successifs qui, dans

ces trois journées décisives, ont fait échouer la plus hardie combinaison de Napoléon et de Davout.

« Je me rappelle ces événements comme s'ils se passaient encore sous mes yeux ; mais je ne veux pas attrister cette grande cérémonie par des souvenirs trop douloureux ; d'ailleurs, nous nous occupons de Davout. Ministre de la guerre, il était à Paris, loin du champ de bataille ; il est étranger aux fautes des généraux ; il est à jamais regrettable qu'il n'ait pas été appelé à cette armée pour en commander l'aile droite ; il aurait certainement marché vers le bruit du canon ; comme à Austerlitz, à Auerstaëdt, à Eylau, à Eckmühl, il serait arrivé sur le flanc de l'ennemi pour compléter la victoire de Ligny.

« La bataille de Waterloo est suivie d'une affreuse déroute. Le 21 juin, l'Empereur arrive à Paris pour réparer le malheur, s'il est possible, et donner force à son gouvernement ; mais il y trouve des ennemis encore plus dangereux que les armées qui viennent de le vaincre.

« Davout se rend aussitôt près de lui, et c'est de l'Empereur lui-même qu'il apprend les détails de ce terrible événement. Il trouve l'Empereur accablé de fatigue ; il le presse de paraître au conseil des Ministres ; il lui conseille de proroger les Chambres ou même de les dissoudre, ce qu'il pouvait faire, en vertu de la Constitution ; nous n'hésitions pas à dire que c'était une première condition de salut. Mais l'Empereur est découragé, incertain, hésitant, et ne faudrait-il pas une nature surhumaine pour dominer de si grands malheurs ?

« L'Empereur a des ressources dans son génie ; mais à cette heure il est troublé par les souvenirs de la catastrophe ; harassé de fatigue, il hésite ; il perd l'à-propos. Hélas ! dans

les grandes affaires, dans les grands événements, l'à-propos, l'occasion ne durent souvent qu'un instant, et, s'il est perdu, tout est fini.

« Pendant que l'Empereur hésite, les Chambres sont travaillées par ses ennemis et par le traître Fouché. Quel est donc le gouvernement qui dans des Chambres nombreuses n'a pas des ennemis, silencieux et modestes quand les événements sont heureux, audacieux et acharnés quand la fortune est contraire ? Les Chambres proclament la patrie en danger et se déclarent en permanence.

« Oui, la patrie était plus que jamais en danger ; mais sont-ce des discours qui peuvent la sauver ? J'ai l'expérience des dernières guerres de l'Empire ; j'ai une grande expérience des assemblées ; je sais qu'à la guerre rien n'est jamais perdu quand il y a de l'énergie dans les chefs ; je sais que, dans les assemblées, l'énergie manque presque toujours, une seule exceptée, qui n'a triomphé que par la terreur.

« La chambre des représentants de 1815 n'avait pas besoin de la terreur : la France avait un chef dont il fallait ranimer l'énergie, au lieu de s'en séparer pour se livrer aux intrigues des partis.

« La Chambre se déclare en permanence ; il est évident qu'elle veut s'emparer de la dictature et déposer Napoléon. Il était encore temps pour l'Empereur ; malgré cette déclaration de permanence, il avait le droit et le pouvoir de la prôner.

« J'ai beaucoup de respect pour les assemblées parlementaires en temps normal ; elles soutiennent la légalité, la probité, l'économie ; mais je n'ai plus confiance en temps de guerre ; quand il faut combattre, on y demande hautement la paix, la paix à tout prix.

« Je le dis ici en toute conscience, en toute liberté, et sous ma propre responsabilité, et sans avoir besoin de consulter qui que ce soit : *Un gouvernement ne peut pas soutenir une guerre en Europe avec des Chambres derrière lui*; il est évident que, dans toutes leurs libres discussions, l'ennemi trouvera des encouragements, l'armée des critiques et la France des malheurs.

« Davout insistait pour la prorogation des Chambres; mais l'Empereur hésite toujours; bientôt on lui demande son abdication, il la donne au profit de son fils, et quelques membres fidèles demandent et obtiennent la proclamation de Napoléon II, mais le lendemain elle est oubliée; c'en est fait, la France et ses richesses sont livrées à l'ennemi à discrétion.

« Voilà ce qu'ont fait les Chambres et Fouché, leur oracle, dans un instant suprême.

« Davout, ministre de la guerre, vient donner aux Chambres des nouvelles plus rassurantes de l'armée; les troupes se rallient, Grouchy arrive et va commander 70,000 hommes de troupes fraîches, avec 200 pièces de canons; il est possible de prendre des résolutions énergiques et de se relever. Mais le ministre est aussitôt contredit, et contredit par qui? par Ney, l'héroïque Ney, qui est lui-même désespéré, découragé et qui déclare que tout est perdu. Ainsi, dans les Chambres, si un ministre a de l'énergie, il peut être aussitôt contredit et même abattu par un ami mécontent et découragé.

« Il est malheureux que Davout se soit trouvé au milieu de ces intrigues parlementaires dont il n'avait pas l'habitude, avec une commission de gouvernement dont le chef était Fouché en flagrante trahison.

« Dans cette Chambre des représentants, il s'est produit

une tentative plus anarchique encore ; pendant que le gouvernement délibère, des députés se donnent la mission de traiter avec l'ennemi, ils se rendent au camp des alliés pour traiter de la paix ! Les généraux de l'armée ennemie n'ont pas même voulu les recevoir, c'est une honte qu'ils avaient méritée.

« Le ciel nous préserve à jamais d'une pareille anarchie !

« L'armée au contraire veut combattre ; 48 généraux en tête desquels nous trouvons Roguet, Pajol, Vandamme, envoient aux Chambres une adresse pour protester contre le découragement ; et du sein des Chambres part une députation qui remet au ministre une adresse belliqueuse, tandis que d'autres, au contraire, vont à l'ennemi pour traiter.

« Blücher et Wellington s'approchent de Paris ; l'Empereur voit que l'armée est ralliée, qu'elle est encore pleine d'ardeur, que ses positions sur la rive droite sont solides et redoutables ; le découragement cesse, l'Empereur reprend son énergie ; malgré son abdication, il propose à la commission exécutive de reprendre le commandement comme général, pour venger l'armée et défendre Paris.

« La commission exécutive, c'est Foucher tout entier, avec ses intrigues et sa trahison ; les autres sont aveugles ou courbent la tête ; il craint l'Empereur, il craindrait même un retour de bonheur ; les offres de l'Empereur sont refusées, on le presse de partir.

« Mais les débris de l'armée ne demandaient qu'à combattre ; mon cœur palpite encore sous mes souvenirs ; nous sommes d'abord en position sur la rive droite bien fortifiée ; Blücher, impatient d'entrer dans Paris, n'ose pas attaquer de ce côté, il veut attaquer par la rive gauche qui est restée

entièrement découverte ; il fait une conversion à droite et va passer la Seine au Pecq, mouvement dangereux, s'il y avait eu accord et résolution entre le gouvernement, les Chambres et l'armée ; c'était une grande occasion de lui faire payer cher cette témérité.

« Davout, averti à propos, frappe un coup vigoureux sur son avant-garde dès qu'il sait qu'elle a franchi la Seine, il lance sur elle la cavalerie d'Excelmans ; mon ami, le colonel Briquerville, commandait un régiment de hussards, il les taille en pièces et les poursuit jusque dans Versailles ; les deux régiments de Brandebourg et de Poméranie sont pris entre deux feux et complètement détruits.

« Notre avant-garde avait suivi le mouvement des Prussiens par un demi-cercle plus court, d'abord de la Villette à Chaillot, de Chaillot au pont d'Iéna et au Champ-de-Mars, et enfin à Montrouge et à Issy ; l'armée était impatiente de combattre les Prussiens séparés des Anglais, elle devait les vaincre, et déjà le canon retentissait, quand, au lieu de combattre, Fouché veut traiter pour la capitulation de Paris. Excelmans et Flahaut, toujours pleins d'ardeur, s'étaient indignés de ce mot ; il fallait mourir sous les murs de Paris plutôt que de capituler.

« Mais la Commission exécutive avait consulté Davout, Drouot, Carnot ; Davout n'avait pas pu répondre de la victoire, et cependant il ne demandait qu'à combattre, jurant d'être vainqueur s'il n'était pas tué dans les premières heures ; mais Carnot, le grand Carnot, qui cependant a écrit un bel ouvrage pour nous enseigner, par de nombreux exemples, qu'il est nécessaire de défendre les places jusqu'à la dernière extrémité, le grand Carnot fit observer qu'il n'y avait pas de fortifications sur la rive gauche, qu'il fallait craindre les

excès de l'ennemi s'il venait à entrer vainqueur dans Paris, et il a voté pour la capitulation. Il en fut bientôt puni par une ironie cruelle du traître Fouché, qui voulait rester ministre du roi Louis XVIII, et chasser ses collègues.

« Aujourd'hui, Paris est solidement fortifié sur les deux rives, d'après les conseils de Napoléon lui-même, écrits pendant sa captivité à Sainte-Hélène, et nous devons ces fortifications solides au roi Louis-Philippe, au maréchal Soult et à M. Thiers, que nous ne sommes pas habitué à vanter, mais que nous respectons dans tout ce qu'ils ont fait d'utile.

« Ces fortifications ont été construites par les maréchaux Dode et Vaillant, et ce n'est pas sans frémir que nous avons vu dans ces derniers temps, quand la guerre était imminente, des écrivains français s'opposer à une nouvelle organisation de notre armée, et demander la démolition des fortifications de Paris. C'est de l'aveuglement, c'est le désir de tout renverser, et bientôt, comme en 1814 et 1815, ils seraient sur la pente de la trahison.

« En racontant ce drame terrible où Napoléon, vaincu et retiré à l'Elysée, est contraint par les Chambres de donner son abdication, en disant son hésitation soit à prendre le commandement de l'armée, soit à quitter l'Elysée, où Fouché craignait toujours sa présence, soit à partir de la Malmaison pour gagner la mer et se soustraire aux menaces de ses ennemis, plusieurs écrivains ont raconté que, dans une visite à l'Empereur, et sans témoins, Davout se serait montré dur et ingrat ; il a peut-être été pressant, mais toujours respectueux et reconnaissant.

« Nous devons dire, à l'éternel honneur de Davout, qu'il avait d'abord pressé Napoléon, à son arrivée, de proroger les

Chambres, puisqu'elles étaient hostiles, et que, plus tard, il l'engageait encore à reprendre le commandement de l'armée prête à combattre ; enfin lui-même, ayant reçu le commandement, voulait combattre au lieu de capituler.

« C'est Fleury de Chaboulon qui, le premier, a reproché à Davout d'avoir manqué de respect pour Napoléon ; d'autres écrivains ont répété le même reproche ; cette invention a été démentie par Napoléon lui-même ; ce qui est constaté par tous les écrivains, c'est que le Maréchal a été ferme et dur contre une foule d'officiers qui avaient quitté leurs postes et qui remplissaient de leurs cris la cour de l'Elysée. Ne devait-il pas les rappeler à la discipline ? Fleury de Chaboulon avait peut-être été lui-même admonesté, et il a transporté dans le cabinet de l'Empereur, sans témoins, la scène de fermeté qui avait eu lieu dans la cour de l'Elysée (1) ; mais Davout

(1) Cette scène a été racontée par divers historiens avec confusion. Il y a eu deux scènes de ce genre, hors de la présence de l'Empereur : l'une dans la cour de l'Elysée, très bien racontée par M. Thiers, l'autre dans la salle du Gouvernement provisoire, pendant que l'empereur était à la Malmaison, la veille de son départ ; celle-ci mal racontée par Fleury de Chaboulon dans ses mémoires imprimés à Londres en 1820.

Depuis que mon discours est imprimé, j'ai lu les deux volumes de Fleury de Chaboulon ; je suis allé lire à la bibliothèque de Sens les nombreuses et curieuses annotations de l'Empereur à Sainte-Hélène sur l'ouvrage de Fleury de Chaboulon, son prétendu secrétaire, qu'il blâme avec beaucoup de dédain.

Dès que Son Exc. M. le général comte Flahaut a eu connaissance de mon discours, il m'a fait l'honneur de m'écrire une longue lettre très intéressante sur la scène qui eut lieu dans la salle du Gouvernement provisoire, la veille du départ de l'Empereur de la Malmaison.

Sa lettre devient un document historique incontestable.

Une altercation assez vive a eu lieu, en effet, entre le maréchal Davout

n'a jamais manqué de respect ni de reconnaissance pour l'Empereur. La Bibliothèque de Sens possède un exemplaire de Fleury de Chaboulon, qui lui a été légué par l'ancien serviteur Saint-Denis, mort à Sens, et sur lequel Napoléon lui-même, à Sainte-Hélène, a écrit de sa propre main : « Inven-
« tions du salon de service, calomnies contre de grands et
« illustres citoyens. »

« La fatale capitulation de Paris est signée, Davout conduit l'armée derrière la Loire, où elle conserva une attitude digne et martiale, malgré les injures du parti de l'étranger ; Davout sauve ainsi les restes d'une belle armée et un matériel considérable.

« Son rôle militaire est fini, mais il se présente avec fermeté devant les juges de l'intrépide maréchal Ney ; il est témoin à décharge, et il invoque avec énergie les conditions de la capitulation qui sont indignement violées par le jugement.

« Nous devons terminer ce long résumé de la vie de Davout en disant qu'il a partagé tous les dangers et la gloire de Napoléon depuis l'Égypte jusqu'à la fin de son règne, et qu'il a été un de ses plus intrépides lieutenants, qu'il l'a puissamment secondé, qu'il a sagement organisé ses armées et que souvent il a décidé la victoire ; enfin, nous ajouterons que sa gloire est tout à fait pure, qu'il était ferme et sévère pour les dilapidations, et que sa probité, sa loyauté sont toujours restées sans taches.

et le comte Flahaut, dans la salle du Gouvernement provisoire, devant Fouché, témoin silencieux mais instigateur et responsable, devant les autres membres de ce Gouvernement, devant leurs ministres et beaucoup d'autres personnages.

Ce n'est donc pas à l'Élysée, dans le cabinet de l'Empereur, sans témoins, que la scène a eu lieu.

(Note de M. Larabit).

« Je remercie tout mon auditoire de la bienveillance avec laquelle il a bien voulu m'écouter, et que je dois à la grandeur du héros que nous célébrons ; je regrette que ma voix n'ait pu s'étendre jusqu'au bout de cette esplanade couverte de nos concitoyens de la Bourgogne. »

M. Challe, maire de la ville d'Auxerre et président de la Société des Sciences de l'Yonne, a prononcé ensuite le discours suivant :

« En élevant la voix au nom de la ville d'Auxerre, mes premières paroles doivent être des paroles de reconnaissance envers la famille illustre qui a bien voulu accepter aujourd'hui notre hospitalité. Elle a soutenu nos droits quand un autre arrondissement, notre émule en patriotisme, voulait revendiquer la glorieuse statue que nous avons résolu d'élever dans nos murs à l'aide d'une souscription nationale. Et elle a bien voulu considérer aujourd'hui comme un pieux devoir de venir récompenser notre initiative et notre persévérance, en assistant à la solennité qui nous réunit au pied de ce majestueux monument.

» Si notre ville toute entière est fière de cette généreuse initiative et du succès qui l'a couronnée, il est juste d'en rapporter d'abord le mérite à une association qui réunit dans son sein presque toutes les forces intellectuelles de la cité, la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne. C'est elle qui, il y a six ans, avait fait ouvrir, pour l'éloge historique de l'illustre maréchal Davout, un concours littéraire d'où est sortie une œuvre chaleureuse et savante, et vraiment digne du sujet. C'est elle encore qui plus tard a convié le pays à accomplir ce devoir sacré d'acquitter, par l'érection

d'une statue, sa dette patriotique envers le plus grand des enfants de cette contrée. C'est elle enfin, qui, après avoir ouvert une souscription, à laquelle les autres départements se sont associés, a, par ses délégués, dirigé et conduit cette belle entreprise à une heureuse solution.

» Ce n'est pas que la mémoire de l'illustre maréchal eût besoin de cet hommage pour vivre éternellement dans la reconnaissance et la vénération du pays. Maintenant que les passions contemporaines sont apaisées, la voix impartiale de l'histoire a proclamé en lui l'une des plus éclatantes et des plus irréprochables illustrations du siècle; l'alliance rare et magnifique d'un vaste et puissant génie et du caractère le plus noble et le plus pur; enfin toutes les qualités réunies d'un grand homme de guerre, d'un grand homme d'Etat et d'un grand homme de bien.

» Une voix plus autorisée que la mienne vient d'esquisser à grands traits les généreux élans de son patriotisme et les prodiges héroïques de sa vie militaire. Quelle sublime épopée que ces vingt-cinq années de laborieux et infatigables combats, toujours couronnés par le succès. Et quelles vertus guerrières! quelle inébranlable intrépidité! quelle audace grandiose! quel art merveilleux d'organiser et de conduire les armées, d'entraîner les esprits, de discipliner les courages, et d'enchaîner la victoire! Et quelle profondeur dans ces sciences si diverses, de préparer les moyens de vaincre, d'assurer le triomphe par des combinaisons habiles, et de gouverner ensuite sagement et pacifiquement les peuples vaincus!

» Mais il est, en dehors des choses de la guerre, un autre genre d'héroïsme, dont cette noble terre de Bourgogne se glorifie d'avoir toujours fourni d'honorables exemples. C'est

la droiture du cœur et l'énergie de l'âme, manifestées en toutes circonstances par la fermeté loyale de la conduite et la franche sincérité du langage. Nos pères résumaient toutes ces vertus de leur pays par une qualification familière, qui était passée en proverbe, comme un attribut de leur race et un produit glorieux du terroir. Ils permettaient à d'autres provinces des qualités plus brillantes ou plus fructueuses, mais ils s'enorgueillissaient d'être, plus que tous autres, droits, fermes et francs.

» Tel fut toujours notre grand Davout. Nos traditions locales racontent que sa fermeté précoce et la franchise virile de sa parole éclataient dès son enfance pour ce qu'il croyait juste et droit ; et ce fut, toute sa vie, dans les petites choses comme dans les grandes, le trait principal de son noble caractère. Tel il se montrait en Egypte, quand, en 1799, dans un grand conseil de guerre tenu après le départ de Napoléon, seul contre Kléber découragé, il défendait l'honneur du général absent, et repoussait avec une ténacité malheureusement infructueuse le projet annoncé d'une capitulation flétrissante. Tel encore en 1814, quand il cherchait à détourner l'Empereur de la déplorable résolution d'une gigantesque expédition en Russie. Tel aussi à la fin de juin 1815, quand il s'efforçait, par son mâle langage et ses intrépides exemples, de ranimer pour la défense les courages abattus, et quand, quelques jours plus tard, les événements ayant marché, et la nécessité de traiter étant devenue irrésistible, il bravait, avec Carnot et Drouot, des émotions intempestives et des démonstrations irréflechies, et qui ne pouvaient plus rien pour le salut du pays. Tel enfin, après la capitulation et la retraite derrière la Loire, et ensuite, dans un procès néfaste devant la cour des Pairs, quand il protestait

avec une brûlante énergie contre la violation de la foi jurée et la déloyauté infâme des réactions, des poursuites et des échafauds.

« L'histoire a noté encore que, mêlé à tant de grandes affaires, dont d'autres n'hésitaient point à profiter pour leur intérêt personnel, son austère désintéressement était la satire vivante de ceux qui se hâtaient de s'enrichir sans scrupule. Sa sévère probité si universellement notoire était devenue proverbiale, et il eût pu dire, comme son compatriote Vauban : « La fortune m'a fait naître le plus pauvre gentilhomme de France, mais en récompense elle m'a honoré d'un cœur sincère, si exempt de toute sorte de friponneries, qu'il n'en peut même soutenir l'imagination sans horreur. »

« C'est le rare et sublime assemblage de tant de mérites divers, de tant et de si hautes vertus civiles mêlées à tant d'éclatants exploits militaires, qui assure à Davout une pure et immortelle popularité. Ce qu'a voulu aujourd'hui glorifier le pays, ce n'est pas seulement l'intrépidité militaire et le génie de la guerre, c'est en même temps un loyal, intègre et inébranlable caractère, et le grand homme sans reproche aussi bien que sans peur.

» Que toutes ces vertus resplendissent admirablement dans la noble figure que l'habile ciseau de M. Dumont a si bien reproduite ! Quelle sérénité imposante et que ces beaux traits respirent bien la droiture et l'honneur ! Et aussi quelle énergie dans son maintien, quelle profondeur dans son œil d'aigle, et quel calme majestueux quand rugit autour de lui l'ouragan des batailles. Car ce n'est pas une figure seulement, c'est toute une action de guerre que le grand artiste a représentée, et que nous pouvons lire dans quelques détails accessoires de son œuvre. C'est Davout au milieu de la bataille,

impassible dans la tempête et, sous la pluie des balles et des boulets, organisant l'attaque et combinant la victoire.

« L'illustre veuve du maréchal exprimait avec une merveilleuse précision la pensée que nous réalisons aujourd'hui quand elle nous écrivait : « Je suis heureuse de voir le pays
« natal du Maréchal éprouver le besoin de rappeler les liens
« intimes qui l'attachaient à lui et de montrer ainsi aux
« générations futures ce que l'élévation du caractère, la
« réunion de tant de vertus ajoutent à l'éclat des victoires.
« Puisse un tel hommage faire naître de salutaires ambitions
« et porter les compatriotes du maréchal à l'imiter à tous
« égards. »

» La Providence ne fait éclore que de loin en loin de si puissants génies et de si grands caractères et les vicissitudes du monde n'ouvrent qu'à de rares intervalles l'accès à une si haute fortune. Mais le type d'un si parfait héroïsme n'en peut pas moins être offert pour modèle aux plus humbles conditions comme aux situations les plus élevées, aux temps les plus paisibles comme aux époques les plus agitées. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, le sol sacré de la France était jamais menacé par l'ennemi, nos jeunes soldats viendraient ici s'inspirer de la généreuse audace et de l'intrépidité du vainqueur d'Auerstaedt et d'Eckmülh. Mais, à toute époque et au sein même du calme le plus profond, cette noble effigie enseignera toujours à nos enfants des vertus civiques aussi essentielles à la paix qu'à la guerre, l'amour du sol natal, le dévouement au pays, l'attachement au devoir, le respect de la discipline, le désintéressement, la probité scrupuleuse, et ces grandes qualités de la vieille Bourgogne, la droiture du cœur et la fermeté de l'âme. »

Après ces deux discours, M. le comte Louis de Cambacérès, au nom de la famille du Maréchal Davout, s'exprime en ces termes :

« MESSIEURS,

« Bien que je doive m'estimer heureux d'être appelé à vous exprimer, au nom de ma grand'-mère et de tous les siens, la gratitude et le bonheur dont nos cœurs sont remplis, je ne puis m'empêcher de penser avec tristesse au deuil de famille qui m'oblige à remplacer celui sur lequel mon grand-père avait fondé tant d'espérances. Sa présence, celle de ma grand'-mère, souvenir vivant des belles actions que vous célébrez aujourd'hui, eussent encore ajouté à l'éclat de cette fête.

« Grâce à vous, Messieurs, elle comble tous les vœux que nous pouvions former. Le sentiment de la reconnaissance est le plus noble et en même temps le plus fécond. Le maréchal Davout le possédait à ce point que, devenu une des gloires de la France, il proclamait devoir ce qu'il appelait modestement le bonheur de sa carrière à son élection de chef de bataillon des volontaires de l'Yonne, et par conséquent à l'affection de ses chers compatriotes. Et voilà que, quarante quatre ans après sa mort, les enfants de ses amis de jeunesse, voulant perpétuer dans leur descendance l'attachement, l'admiration dont ils ont hérité, lui élèvent une statue qu'ils voulaient digne de lui puisqu'ils ont confié le soin de la faire à un des plus éminents artistes de notre époque. Je ne crois pas m'abuser en affirmant qu'il ne fut jamais mieux inspiré ; son œuvre nous représente le maréchal tel qu'il était, ferme, simple, réfléchi, calculant toutes les chances et se mettant ainsi à l'abri de tout revers.

« Grâces lui soient rendues et à vous aussi, Messieurs, qui avez si heureusement rempli la mission que la ville d'Auxerre savait ne pouvoir confier en de meilleures mains. Croyez que notre mémoire ne sera pas moins fidèle que la vôtre et que notre affection égalera celle dont vous venez de donner une si noble et touchante preuve. »

Après ces discours fut chantée une cantate en l'honneur du Maréchal. Les vers de cette cantate sont de M. Clément Privé et la musique de M. Henri Brun, et son exécution, confiée à des artistes également Auxerrois, n'a rien laissé à désirer. Voici les paroles de cette cantate :

I

Lorsque le drapeau tricolore,
Étincelant comme une aurore,
Illumina de ses rayons
L'œil ébloui des nations,
On entendit, parmi le monde,
Une voix immense et profonde,
Sonore comme le canon,
Qui dit un mot : Napoléon.

II

Et ce nom, signal de victoire,
A pris sa place dans l'histoire,
Sur la page illustre à jamais,
Que signèrent tant de Français,
Où les héros du vieil empire,
Tous à l'envi vinrent s'inscrire;
Où Davout mit son nom vainqueur
Près de celui d'un empereur.

III

Davout, dont la patrie est fière,
 Davout, qui de la France entière
 Fut jadis la gloire et l'orgueil,
 Davout, dont le vaste coup d'œil
 Embrassait les champs de bataille,
 Et, sous l'éclair de la mitraille,
 Devant ses bataillons altiers,
 Faisait fuir des peuples entiers.

IV

Sois heureuse, ô province aimée,
 Qu'un brave de la grande armée
 A su rendre immortelle un jour ;
 Dans ton patriotique amour
 Aujourd'hui ta reconnaissance,
 O fille de la noble France,
 En bronze aux yeux de l'avenir
 Ressuscite son souvenir.

Après la cérémonie, un magnifique concert au profit des pauvres était donné au théâtre de la ville et amenait sur notre scène, si modeste d'ordinaire, Dupré, le chef illustre de l'école française de chant, accompagné de sa famille et de plusieurs autres artistes de premier ordre, tels que Ritter, l'admirable pianiste. Ce serait ici le lieu de parler musique et concert à propos de cette audition splendide, mais nous devons borner cette notice à la simple relation de l'inauguration de la statue, sans nous étendre sur les fêtes qui ont suivi cette grande solennité. Disons toutefois qu'au théâtre une seconde cantate en l'honneur du maréchal Davout a été

chantée par Dupré et sa famille. Voici cette cantate, dont les paroles ont été composées par un Auxerrois, qui désire à notre grand regret garder l'anonyme. Quant à la musique, elle était de M. Léon Duprez, qui, marchant glorieusement sur les traces de son père, est tout à la fois artiste et compositeur et ne se contente point d'interpréter les œuvres d'autrui :

Que sur nos fronts joyeux l'allégresse rayonne,
Haut les cœurs ! Découverts ! Debout !
Saluons le plus grand des enfants de l'Yonne,
L'illustre, l'immortel Davout !

Nourrisson glorieux des écoles d'Auxerre,
C'est dans cette noble cité
Que s'alluma le feu de ton audace altière,
De ta mâle intrépidité.

Vient le cri : *La patrie est en danger* ! Nos pères
Devinent ton génie, et leur élan guerrier,
En te donnant pour chef à leurs fiers volontaires,
Te met le pied à l'étrier (1).

Tu cours défendre alors la frontière alarmée,
Et ton courage sans rival
Exaltant tous les cœurs, tu reçois de l'armée
L'épaulette de général.

Tu t'élèves ainsi de bataille en bataille,
Indomptable et triomphateur,
Et l'on ne vit jamais, sous l'ardente mitraille,
Reculer ton drapeau vainqueur.

(1) Expression que, dans ses souvenirs d'Auxerre, le Maréchal se plaisait à répéter.

D'Återstedt et d'Eckmühl les sublimes journées
 Ont immortalisé ton nom,
 Et l'on te proclame dans ces grandes armées
 Le bras droit de Napoléon.

Dans Hambourg le dernier tu défendis la France ;
 Puis un an plus tard, à Paris,
 Quand tout cédait, ton bras s'armait pour la défense,
 Ta voix tonnait pour les proscrits (1).

Voyez son regard d'aigle et son calme héroïque
 Dans les combats tumultueux,
 Gloire, gloire à Dumont ! Grâce à son art magique,
 Le héros revit à nos yeux.

Que sur nos fronts joyeux l'allégresse rayonne,
 Haut les cœurs ! Découverts ! Debout !
 Saluons le plus grand des enfants de l'Yonne,
 L'illustre, l'immortel Davout !

A sept heures du soir un banquet était offert dans la grande salle de l'hôtel de ville, aux hôtes illustres de la ville d'Auxerre, représentants de la famille du maréchal Davout. M. Dumont, l'éminent statuaire, et M. Dupré assistaient également à ce banquet, ainsi que les autorités civiles et militaires et un grand nombre de membres de la Société des Sciences. Des toasts nombreux ont été portés par MM: Larabit, Tarbé des Sablons, Challe, Dumont, Frémy, De Cambacérès, Raudot, Duprez, Le Comte et Milliaux. Tout le monde tenait en cette circonstance à manifester ses impressions et à rendre hommage à la mémoire du Maréchal.

(1) Lettre du ministre de la guerre du 30 juillet 1815. Déposition à la cour de Paris dans le procès de Ney.

La statue élevée au maréchal Davout est supportée par un piédestal en granit gris de l'Avallonnais. Des inscriptions creuses et en lettres d'or couvrent ses quatre faces. On lit sur la principale :

LOUIS NICOLAS DAVOUT,

DUC D'AUERSTAEDT

PRINCE D'ECKMUHL

MARÉCHAL DE FRANCE

NÉ A ANNOUX (YONNE)

LE 10 MAI 1770.

Et à droite ces noms glorieux :

OFFENBOURG

PYRAMIDES

SAMANHOUT

BENI-ADYN

ABOUKIR

HELIOPOLIS

CAP GRISNEZ

MARIENZEL

AUSTERLITZ.

Puis à gauche :

AUERSTAEDT

EYLAU

THANN

ECKMUHL

WAGRAM

MOHILEW

MOSKOWA

KRASNOE

HAMBOURG.

Et enfin sur la quatrième face du piédestal, on lit ces mots :

SOUSCRIPTION NATIONALE.

MDCCLXVI.

APPENDICE.

M. Larabit, dans son discours, s'efforce de montrer que le maréchal Davout, quoiqu'on en ait dit et écrit, s'est toujours montré digne devant l'immense infortune de Napoléon. Les faits reprochés à Davout, à propos des événements de 1815, sont très discutables, à quelque point de vue qu'on soit placé. Nous n'avons point ici à les apprécier et encore moins à les juger, mais il a nous semblé que cette notice serait incomplète, si elle ne reproduisait point les preuves qui établissent d'une manière certaine que le maréchal Davout, dans les événements difficiles de 1815, n'a point perdu l'estime de l'Empereur Napoléon, et que s'il s'est montré un instant sévère vis-à-vis de ce dernier, c'est qu'il l'eut voulu plus énergique et plus résolu à affronter la mauvaise fortune, à lutter contre ces affreux désastres. Du fond de son exil, l'illustre prisonnier de l'Angleterre a fait entendre des paroles de protestation, qui sont le plus bel éloge qu'on puisse faire du maréchal Davout et de son grand caractère. Nous n'en donnerons pour preuve que les faits contenus dans la lettre suivante, qui n'a été qu'imparfaitement connue, quoiqu'elle ait été déjà publiée.

Au mois de février 1864, M. Deligand, maire de la ville de Sens, écrivait au Président de la Société des Sciences de l'Yonne la lettre suivante :

Monsieur et cher Président,

J'ai lu avec le plus vif intérêt le Rapport que vous avez présenté à la Société des Sciences de l'Yonne sur l'éloge historique du maréchal Davout, et je me suis associé de tout cœur aux protestations que vous avez si bien exprimées contre les attaques *de ces écrivains frivoles dont son austère sévérité avait maltraité la légèreté et les faux airs d'importance*; vous avez voulu particulièrement condamner l'œuvre de Fleury de Chaboulon qui, dans ses *Mémoires pour servir*.

à l'histoire de la vie privée, du retour et du règne de Napoléon en 1815, imprimés à Londres en 1820, s'exprime ainsi à la page 262 du tome 1 :

« Le prince d'Echmühl fut nommé ministre de la guerre ; par la dureté de ses manières et de son langage, par des actes de sévérité presque barbare, il s'était attiré autrefois l'animadversion universelle. Sa fidélité à l'Empereur et la défense de Hambourg l'avaient réconcilié depuis avec l'opinion ; la faiblesse, la versatilité de son caractère excitaient bien quelques inquiétudes, mais on espérait que l'Empereur saurait le maîtriser, et que l'armée retirerait d'heureux avantages de son infatigable et de sa sévère fidélité. »

Vous savez que la Bibliothèque de la ville de Sens possède un exemplaire de cet ouvrage, qui a appartenu à Hudson Lowe et dont presque toutes les pages sont couvertes de *Notes critiques de la main même de l'Empereur*.

Or, sur le frontispice du même volume, à propos de cette qualité que se donne M. Fleury de Chaboulon de « *ex-secrétaire de l'Empereur Napoléon et de son cabinet*, » L'Empereur a formulé lui-même contre M. de Chaboulon ce jugement sévère :

« Cet auditeur était inconnu à l'Empereur en 1815 ; il entra au cabinet en second à Lyon, le 15 mars ; il s'y trouva le quatrième, c'est-à-dire le dernier, à Paris, le 20 mars. Il fut envoyé en mission à Bâle le 1^{er} mai ; il a été quarante jours au cabinet. Ce jeune homme, plein de feu et de mérite, n'était pas assez mûr, pas assez posé, trop vif pour cet emploi. Il allait souvent, dans le premier salon, causer avec les officiers d'ordonnance et les jeunes gens, ce qui contrastait avec la conduite de Menneval et de Fain, qui vivaient si retirés, qu'il est des chambellans qui, après avoir servi quatre années au palais, ne les avaient jamais vus.

« On doit regarder comme d'invention pure les discours et propos que l'on prête à l'Empereur Napoléon ; l'auteur le fait parler et penser selon ses propres opinions, et selon les dire des jeunes gens du premier salon de service. »

Il ajoute à la page 14 :

« Jeune homme, vous vous reprocherez toute votre vie cet ouvrage où vous compromettez tant de pères de famille et calomniez tant de grands et illustres citoyens. »

Puis, en marge des lignes que j'ai rapportées plus haut sur le maréchal Davout, l'Empereur a écrit lui-même ces mots : *Quelle injustice que ce portrait!*

L'outrage fait à la mémoire de notre illustre compatriote ne pouvait obtenir une plus haute et plus éclatante réparation et je me suis fait un devoir d'autant plus grand de vous le signaler, que les notes de l'Empereur sur l'ouvrage de M. de Chaboulon sont inédites et qu'il eut été regrettable que son jugement sur le maréchal Davout restât inconnu pour sa famille et pour l'histoire.

Je saisis, etc.....

DELIGAND,

Membre de la Société des Sciences historiques
et naturelles de l'Yonne.
